

moyen-âge, et qui n'est pas encore généralement reçu dans tous les pays catholiques. Toute la tendance de cet ordre est en rapport avec l'industrie. Cette tendance place ce monde au dessus du monde à venir, le tems devant l'éternité, le corps au dessus de l'âme, les louanges des hommes au dessus de celles de Dieu. Elle estime les richesses de ce monde plus que celles de la grâce, et nous force à vivre, non pour la grâce, mais pour la nature. Sous cet ordre, tous nos efforts sont, pour acquérir les richesses, l'indépendance, et ce qui convient au tems ; pour être distingués et réputés célèbres parmi les hommes. Nous renversons les maximes de l'Évangile, et nous disons : Ne vous inquiétez pas de l'âme, ne vous embarrassez pas du culte de Dieu, ni de l'obéissance à ses lois, mais cherchez d'abord les biens de ce monde ; courez les grandes chances, devenez riche—honnêtement sans doute, si vous le pouvez, mais... devenez riche—Soyez distingués, et après cela le royaume de Dieu et sa justice, vous seront donnés par surcroît ; ou, si non—ce ne sera pas un grand malheur.

D'après cela, des triomphes étonnans d'industrie ont été obtenus ; l'homme a rendu la terre et les mers ses tributaires, les vents ses messagers, les flammes et la vapeur ses ministres. Les banques, les bourses, les moulins, les fabriques, les chantiers, les quais remplacent les cathédrales, les abbayes, les chapelles. Il n'y a que les nations, qui excellent en ces choses que nous appelons grandes ; si par excès de modestie nous plaçons quelque nation au dessus de la nôtre, c'est la Grande-Bretagne. Dans notre estime, aucune nation n'a surpassée pour la sagesse de sa politique, aucune rivalise avec elle en prospérité et en grandeur nationale. Pour sa puissance temporaire, ses richesses du moment, ses grandes entreprises, ses facultés et son énergie étonnantes, aucune nation ne peut lui être comparée. Mais examinée d'auprès l'étendard de grandeur que nous avons adopté, il n'y a guère de nations sur le globe qu'on puisse mettre au dessous d'elle ; et en effet, quel est son caractère national. Nous accordons que son peuple a été brave, hardi, entreprenant, industriel, ingénieux, mais comme nation, elle est orgueilleuse, arrogante, mondaine, hypocrite. Ses églises sont des moqueries, et ses coffres sont remplis du pillage de presque tous les autres peuples. Le soleil ne se couche point sur ses domaines, et il ne cesse d'éclairer des peuples, qui la maudissent ; elle regorge de dépouilles, et est ivre du sang du pauvre, du faible, et de l'indigent. (1)

*A continuer.*

Les enfans et les fous s'imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir.

FRANKLIN.

## ÉTAT DU CULTE CATHOLIQUE A ALGER.

*Suite et fin.*

Une visite à l'hôpital fut, pour moi, une excellente diversion. J'y fus reçu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; à leur aspect, mon cœur battit de nouveau. Les bonnes sœurs me conduisirent dans leurs salles : elles étaient encombrées par suite de la petite-vérole, qui fait ici ses ravages. Je vis avec peine que l'administration n'avait pas pris les mesures nécessaires pour que les malheureux atteints de cette maladie contagieuse ne fussent pas mêlés à tous les autres. Je trouvai là des hommes et des femmes de tous les âges, des enfans, des vieillards ; on me fit remarquer quelques musulmans. Ces braves gens paraissent éprouver une reconnaissance extrême pour les petits soins qu'on leur donnait. Les sœurs me dirent néanmoins qu'elles avaient peu d'indigènes. Ils craignent beaucoup d'être disséqués quand ils meurent, et c'est ordinairement ce qui arrive : les médecins ont une préférence naturelle pour ces crânes africains, dont ils n'ont pas eu l'occasion d'étudier les bosses dans les amphithéâtres de Paris et de Montpellier. Il est vrai qu'on rend aux parents tous les débris du cadavre avec une scrupuleuse exactitude ; mais ces lambeaux de chair humaine leur causent une répugnance qu'ils n'ont pas pu encore vaincre. Ces hommes qui, dans leur fanatisme, comptent pour rien la vie, ont conservé pour la mort un incroyable respect. Du reste, au dire des sœurs, tout mahométans qu'ils sont, ils montrent beaucoup de vénération pour notre culte ; les prières que l'on fait dans les salles leur plaisent beaucoup, et ils s'étonneraient de n'y rien trouver qui leur rappelât les devoirs de l'homme envers la divinité. Les sœurs me racontèrent qu'elles ont même plus de respect pour les choses saintes que les catholiques, et que lorsqu'ils entrent dans leur paroisse, qui est ornée de crucifix, sainte Vierge et tableaux de saints, ils ôtent toujours leurs souliers et se prosternent, croyant entrer dans un petit marabout. Après avoir visité toutes les salles, je demandai à voir la chapelle. Mon étonnement fut grand, quand j'appris qu'il n'y en avait pas ; car l'hôpital, qui est toujours au complet, renferme 500 malades, et c'est beaucoup plus qu'il n'y a de protestants dans tout Alger. « Nous sommes même bien loin d'en avoir », me dirent les sœurs. Il y a quelques semaines, un ordre de M. le direc-

teur de l'intérieur est venu nous prescrire de retirer les chrétiens qui se trouvaient dans nos salles et de ne faire aucune prière ni manifestation religieuse, comme chose contraire à la liberté des cultes. Nous étions renversées en recevant cet ordre ; mais son exécution eût été si honteuse pour des chrétiennes, que nous avons déclaré que nous sortirions toutes de l'hôpital plutôt que de nous y soumettre. On a référé à l'autorité supérieure, et l'on a écrit à Paris pour savoir ce qu'il fallait faire dans cette circonstance. Heureusement, le ministre a enjoint à l'administration algérienne de retirer l'ordre qui nous avait été signifié. Du reste, on a placé à la tête de l'hôpital un directeur civil, et des instructions rigoureuses lui sont données pour qu'il ne se fasse pas de prosélytisme dans la maison ; pour quo, surtout, on n'essaie pas de convertir les Arabes, ce qui, dit-on, pourrait les détourner de venir se faire soigner. (Notez qu'on les dissèque.) C'était une précaution assez inutile à prendre ; nous ne savons pas l'arabe ; d'ailleurs, tout porte aux idées religieuses : quelques soient ces gens-là, ils sont tellement enracinés dans leurs préjugés, tellement ignorants, que les meilleurs raisonnemens ne pourraient les convaincre. Il n'y a guère que la charité chrétienne qui puisse les toucher, pour ne point dire la grâce de Dieu toute seule. Ces coups de la grâce sont encore bien rares ; ils viennent cependant quelquefois nous consoler. Ainsi, dernièrement, on est accouru pour nous prévenir qu'un Arabe parlait beaucoup de religion et paraissait désirer le baptême. Nous en doutions, et, d'ailleurs, nous ne voulions pas enfreindre les ordres qui nous étaient donnés par l'administration ; nous restâmes tranquilles et n'allâmes pas trouver ce malheureux. Mais, par hasard, il arriva que, dans la nuit, un prêtre fut appelé pour administrer les derniers sacrements à un colon. Aussitôt que le pauvre Arabe l'aperçut, il le supplia de le rendre chrétien. Cet ecclésiastique, touché de la foi vive qu'il lui manifestait, de ses instances répétées, ne put lui refuser son ministère, et, avant de sortir, lui conféra le baptême. Le lendemain matin, lorsque nous entrâmes dans la salle : ce bon Arabe était rayonnant de joie ; voyant notre supériorité, il lui cria aussitôt : « Maman, Maman, moi chrétien, moi chrétien ! » Puis, quand nous nous fîmes approchées de son lit, se découvrant, il nous faisait signe de lui couper la touffe de cheveux qu'il avait sur la tête, selon l'usage musulman. Nous lui dîmes que cela n'était pas nécessaire ; que tout chrétien qu'il était maintenant, il pouvait conserver sa touffe de cheveux. Alors il disait : « Moi pas mahomet, moi chrétien ; maman, maman, moi, plus Mahomet. » Il ne prit du repos que lorsque nous eûmes satisfait son désir. Dans la journée, quelques-uns de ses parents vinrent ; il crut qu'on voulait l'enlever, il se cacha alors sous ses draps jusqu'à ce qu'ils fussent partis. Le lendemain il expira ; toute la matinée de sa mort, il n'avait cessé, à l'édification des personnes qui se trouvaient là, de manifester sa joie et son bonheur d'être chrétien.

Ce fait touchant remplit mon cœur de consolations ; néanmoins, de pénibles impressions me suivirent en sortant de l'hôpital, comme en sortant du temple protestant, comme en quittant le chœur de la cathédrale St. Philippe, et j'en avais assez de cette première journée passée en Afrique. Au lieu illustre de cette première victoire de l'Europe catholique sur l'islamisme, je croyais trouver la croix triomphante, j'espérais voir de dignes héritiers du nom français, de nobles enfans de Saint Louis ; et dès le premier jour il me fallait rencontrer des fils de Voltaire, des arracheurs de croix, comme aux jours néfastes de notre révolution. Il me fallut voir que le premier temple élevé à Alger, en action de grâce de la victoire était un temple protestant, et j'appris encore beaucoup d'autres choses, non moins humiliantes pour la nation.

Quelle est donc maintenant, dans le monde, la mission de la France.

### SECONDE LETTRE DE MGR. D'ALGER.

Alger, ce 25 février 1846. — Dans ma dernière lettre je vous disais que les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de l'hôpital d'Alger avaient reçu dernièrement, de M. le directeur de l'intérieur, l'ordre d'enlever les crucifix de toutes les salles de leur établissement, de s'abstenir de prières et de ne se permettre aucune manifestation religieuse qui pût gêner la liberté des cultes et compromettre l'avenir de la colonie. J'ajoutais que les sœurs s'étaient refusées à exécuter un ordre aussi honteux, et que le ministre, à qui l'on en avait référé, avait enjoint à l'administration algérienne de retirer cet ordre et de laisser les sœurs en paix. L'administration de la colonie ne s'est pas tenue pour battue. Immédiatement une enquête a été provoquée, tous les médecins et employés civils de l'hôpital ont été cités pour avoir à éclairer l'administration sur les abus commis par les sœurs et leurs tentatives de prosélytisme. Les dépositions des comparans ont été rédigées sur un cahier d'enquête, et chacun a dû signer la sienne. Je regrette beaucoup de ne pouvoir aujourd'hui vous donner copie de ces dépositions : elle sont aussi curieuses par leur forme que par l'absurdité du fond. Ainsi, par exemple, un des médecins déclare qu'il a la conviction que les sœurs ourdissent quelque chose, qu'il les a surprises distribuant des médailles à leurs affidés, en signe de ralliement. Un autre dit qu'étant absorbé par l'exercice de son art, il n'a pas eu beaucoup le tems de s'occuper de ces dames, mais qu'il a cru remarquer de leur part une certaine partialité pour les malades qui ont des habitudes de dévotion. Un autre a surveillé les sœurs de plus près et fait preuve, à cet égard, d'un véritable zèle : il raconte qu'un jour, à cinq heures du matin, pendant que les sœurs étaient à la méditation, il est arrivé à l'inquiète et a fait, à coups de hache, enfoncer une armoire où il a trouvé des pots de confiture et autres provisions que les sœurs destinaient aux

(1) Cette sortie contre l'Angleterre paraîtra sans doute outrée à tout sujet Britannique, cependant que l'on considère, que M. Brownson n'épargne pas plus sa propre nation. Il ne refuse pas à l'Angleterre les titres de gloire et de mérites qui lui conviennent ; mais il se pose ici comme philosophe moraliste qui poursuit le vice partout où il le trouve, comme philosophe chrétien qui ne connaît de véritables biens que les biens solides de l'Éternité. Hors de Dieu il ne connaît plus ni paix, ni grandeur, ni richesses : *Tu vera pax cordis, tu vera requies, extra te dura sunt omnia et inquietu. Imit. liv. III. ch. XV. 4.*